

FABIEN
TRUONG

TERRAIN VAGUE

 éditions
EHESS

Collection
« Apartés »

Volume 11

Apartés : des mots qu'on semble réserver à soi-même, mais qui, en réalité, s'adressent au public. C'est tout le sens de ces textes à part, courts et originaux, dans lesquels l'expérimentation narrative et subjective se mêle aux sciences sociales. La réflexivité scientifique y croise les interrogations littéraires et autobiographiques et s'empare d'expériences personnelles pour explorer de nouvelles configurations du savoir.

www.editions.ehess.fr

© 2026, Éditions de l'École des hautes études
en sciences sociales, Aubervilliers

ISBN 978-2-7132-3483-5

Édition : Johanna Bourgault Hipszman

Illustration de couverture : cyanotype

d'Ann-Koulmig Renault, d'après une photographie
de Yan Morvan accompagnant un reportage signé
Florence Aubenas, « Mai 91, la banlieue vit toujours
l'exclusion : Saint-Aignan, cité gris pâle au milieu
des blés » (*Libération*, hors-série « Les Français
sous Mitterrand », mai 1991).

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction

CELA COMMENCE par un désir paradoxal : écrire un livre biface, à la fois personnel et générique. Personnel, puisqu'il touche à l'enfance, à l'adolescence, aux routines, aux failles, aux manières d'être et aux façons de faire. Générique, car repérer des coordonnées, retracer un chemin et définir les situations, c'est envisager ce qui nous relie collectivement, situer ce que l'on appelle l'« universalité ».

Dans mon cas, c'est également partager des gestes, des affects et des dispositions qui se sont logés au cœur du métier de sociologue – ce métier que j'ai adopté après avoir embrassé un autre avenir professionnel et qui recourt à l'enquête pour établir des faits. Du terrain à l'écriture, en passant par l'enseignement et l'engagement public, ce métier surfe sur une ligne de crête, humaine trop humaine, entre humilité face à ce qui nous dépasse et regard de surplomb permettant de garder prise.

Voilà près de vingt ans que je pratique la sociologie et l'ethnographie, menant des enquêtes au

long cours dans plusieurs quartiers populaires de la région parisienne. Au gré de ballottements souvent imprévisibles, mais avec une certaine méthode – une méthode qui distingue les sciences du bon sens, en l'occurrence fort bien partagé à propos de mes terrains d'enquête, quand la « banlieue », l'« immigration », l'« islam » et la « jeunesse » sont au centre de l'attention politico-médiatique. Contrairement à l'évidence des apparences et au confort des opinions, cette méthode s'éprouve.

Ce livre est personnel et générique, mais ce n'est pas un témoignage ou une leçon. Il s'agit plutôt d'une invitation, sous forme de notes, à entrer dans les coulisses du métier de sociologue, à ausculter les palpitations du travail ethnographique, à partager les sciences sociales. C'est dans le même temps une proposition : examiner ce que la logique doit aux manières d'être et aux façons de faire ; montrer comment l'administration de la preuve prend la sensibilité pour moteur ; relier l'intellectualité à la matérialité. Il prend l'allure d'une navigation : allers, retours, ressac.

De la sociologie et de l'anthropologie, mais aussi des sciences sociales en général, on peut dire qu'elles cherchent à analyser comment les êtres humains se comportent en groupe, en précisant par l'enquête en quoi ces comportements sont tributaires de régularités, de processus, de déterminations, de hiérarchies. Historiquement, la sociologie et l'anthropologie se sont longtemps distinguées par leur objet d'étude : à la sociologie, l'étude du « proche » et des sociétés dites « modernes » ou « occidentales » ; à l'anthropologie l'étude du « lointain » et des sociétés dites « primitives » ou « non occidentales ». Ce legs de l'histoire coloniale n'a plus aucune raison d'être. On a parfois pu dire que l'anthropologie visait à être plus générale

en cherchant à identifier les invariants du comportement humain, et que la sociologie s'attachait à décrire des groupes sociaux plus spécifiques. On a aussi pu affirmer l'inverse, que la sociologie était la science de la régularité statistique et des inégalités structurelles, quand l'anthropologie était la science des spécialisations de telle ou telle aire culturelle. Là encore, ces distinctions sur le degré de généralité supposément plus grande de la sociologie ou de l'anthropologie ne font plus grand sens. Ces deux disciplines ont connu une institutionnalisation parallèle, délivrent leurs diplômes, mais elles se recoupent et, dans leurs dimensions qualitative et compréhensive, recourent pareillement à l'enquête de terrain et au « raisonnement ethnographique »¹.

De l'ethnographie, on peut dire que c'est une technique d'enquête qui vise à collecter des informations à propos d'un groupe d'individus *in situ* en prenant le temps de se faire accepter. L'ethnographe observe, écoute, interroge, recueille, échange, rend compte de situations dans lesquelles il ou elle tente de trouver une place. Puis s'attache à prendre de la distance pour comparer et comprendre. Contre le régime des évidences premières, les sciences sociales fonctionnent comme des caisses enregistreuses : elles envisagent le monde comme une matière et un mystère. Car si le monde va, il ne va jamais de soi.

-
1. Stéphane Beaud et Florence Weber, « Le raisonnement ethnographique », dans Serge Paugam (dir.), *L'enquête sociologique*, Paris, Puf, 2012. Pour un exemple, dans le contexte de la décolonisation, d'un chercheur alternant entre anthropologie et sociologie, voir Georges Balandier, entretien réalisé par George Steinmetz et Gisèle Sapiro, « Tout parcours scientifique comporte des moments autobiographiques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 185, n° 5, 2010, p. 44-61.

Les personnes familières des sciences sociales le savent, il existe des options méthodologiques parfois peu conciliables, des épistémologies concurrentes. La sociologie comme l'anthropologie n'existent pas en elles-mêmes, ces disciplines n'ont pas d'unité déterminée et progressent du fait même de la richesse de leurs controverses. Pour celles et ceux qui les fréquentent de moins près, quelques représentations habituelles se disputent le monopole de la bonne définition et n'en donnent pas une vision plus homogène : expertise technique disant le vrai ; idéologie déresponsabilisante excusant les coupables ; savoir démocratique dévoilant les injustices. Et l'ethnographie de renvoyer à une affaire logistiqu e : la présence sur un terrain d'enquête. Les lignes de partage tiennent pourtant moins aux déclarations d'intention qu'aux ressorts pratiques de cette présence si particulière. C'est au travers de leurs différences que se précise la cartographie des oppositions, des incompatibilités et des préférences.

L'ethnographie est un travail de chair, modelé par nos manières d'être et nos façons de faire. Elle déploie maintes petites opérations empiriques sans lesquelles les grands principes théoriques restent lettre morte. C'est précisément dans ce rapport concret au terrain, dans les liens effectifs qu'une enquête établit entre le réel et la théorie, que les lignes de partage se dessinent entre différentes approches de la sociologie ou de l'anthropologie. Le travail ethnographique s'affine en effet au gré d'expériences vécues, de rencontres, de sensations, de sentiments, d'apprentissages, d'activités apparemment banales : se déplacer, voir, entendre, écouter, collecter, ranger, arranger, consigner, ressentir. Il institue alors un rapport délayé à autrui, au temps et à soi-même. Et puis, après une

enquête, de l'écriture jusqu'aux prises de parole en public, le travail n'est plus tout à fait le même quand il s'expose et qu'il devient aussi un phénomène social, dispose d'une existence matérielle. Tous ces entrecroisements font le sel du métier, instituent un rapport au monde particulier, mais tendent à rester hors champ : trop prosaïques pour être dignes d'intérêt, trop brouillons pour faire science, trop personnels pour avoir une portée générale. Trop à-côtés.

En arrivant au seuil de sa vie, Norbert Elias le confessait volontiers : « un sociologue, tout particulièrement, n'apprend pas seulement dans les livres ; et quand il apprend dans les livres, il apprend souvent que ces livres se trompent ou sont insuffisants². » Faire de la sociologie convoque ainsi des dispositions sculptées par une histoire sociale. Incorporées et réactivées en situation, elles ne sont pas le produit magique de la grâce. Elles remontent à l'enfance, à l'adolescence, à ce temps que l'on qualifie volontiers d'« innocent ». Elles convoquent des héritages et des empêchements avec lesquels il a fallu composer, illustrant la première constatation que l'on établit au contact des sciences sociales et qui inflige son lot de blessures narcissiques : il ne suffit pas de vouloir pour pouvoir.

Depuis les expériences qui sont les miennes, j'essaierai de revisiter ces à-côtés avec le plus d'honnêteté possible. Réexaminer son passé à l'aune du présent convoque bien sûr une part irréductible d'« illusion biographique » tant nous avons l'oubli sélectif et tendons à souligner aujourd'hui la

-
2. Norbert Elias, *J'ai suivi mon propre chemin*, trad. et prés. par Antony Burlaud, Paris, Les Éditions sociales, 2006 [1977-1987], p. 69-70.

cohérence là où, hier, il n'y avait que des inclinaisons fragiles, sans prise directe sur la cartographie des conséquences. Reste qu'une trajectoire est faite de points d'intersection qui racontent un agencement entre le souhaitable, le possible et le faisable. Ce que l'on appelle une « socioanalyse » est un exercice de prise de distance plus qu'une démonstration, qui cherche à se prémunir du nombrilisme en essayant d'appliquer à soi-même les grilles d'analyse que l'on plaque sur autrui dans le cadre d'une enquête³.

En regardant dans le rétroviseur, je ne peux pas dire que je suis entré en sociologie « par hasard ». Je ne peux pas non plus dire avoir « voulu » devenir sociologue. C'est une profession dont on ne rêve pas et qui ne se programme pas. Elle devient tangible tardivement, après avoir étudié une science optionnelle dans les cursus scolaires, par ailleurs régulièrement décriée par des personnes ne l'ayant pas fréquentée. C'est aussi un métier paradoxal. « Être sociologue » nécessite d'obtenir des diplômes universitaires, de les valoriser sur un marché concurrentiel, de lorgner vers le pôle de l'intellectualité et de l'officiel. Mais « faire de la sociologie » implique également de puiser dans une forme de désintéressement et dans la matérialité informelle de la vie – la sienne, telle qu'elle se dessine hors de l'académie, mais surtout celle des autres, telle qu'elle s'offre à soi en enquêtant. Je ne cherche pas ici à faire de mon cas personnel un modèle, mais à pénétrer dans le vif de pratiques et de ressentis qui convoquent la plus fondamentale

3. Voir Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62, n° 1, 1986, p. 69-72 et *id.*, « Introduction à la socioanalyse », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 90, n° 5, 1991, p. 3-5.

des vérités sociales : nous sommes des êtres pétris de relations collectives, constitués d'ajustements à des contextes qui nous dépassent. Les sociologues, les ethnologues et les anthropologues n'échappent pas à cette règle, somme toute réjouissante : on ne se fait jamais seul. Ni en un jour. L'ethnographie tient à une forme d'énergie accumulative qui procède par étirements. Elle relève moins d'un plan d'ensemble que d'applications concrètes et délayées : s'accorder des pauses, garder le contact, susciter des rencontres, répondre aux sollicitations, honorer une invitation, s'autoriser des pas de côté, susciter des mouvements en cascade, prêter attention aux signes émergents, écouter des inconnus. La présence sur le terrain y est souple, opportune. Elle célèbre la déambulation et le défrichage, marque une intention : prendre le temps de se perdre pour espérer découvrir quelque chose. L'enquête est un chemin, quelque chose comme l'arpentage d'un terrain vague.

On y appréhende les irrégularités d'un plan dont on sent qu'il est modelé par de puissants mouvements de fond – un peu à la manière des vagues qui, en pleine mer, doivent leur rythmique au vent du large, aux courants de surface et au déplacement lancinant des masses sous-marines. Alors on s'accroche, on s'applique et on poursuit, jusqu'à ce que le savoir accumulé devienne un capital. Car une fois publiées, les enquêtes circulent, produisent des boucles, pavent des voies, confèrent du pouvoir, ouvrent des possibilités. Comme si, au cœur des remous, se logeait une loi implicite du métier stipulant que, immanquablement, le *terrain vague vers le terrain*.

Table des matières

Introduction	7
Chapitre premier. Entrer en sociologie	15
À bonne école	15
Normale	28
Résonances métalliques	38
Salle de classe	44
Enquêtes	49
Chapitre 2. Manières d'être	61
Intermédiaire	62
Sécuré	71
Arriver	79
Revenir	85
Opportun	88
Chapitre 3. Façons de faire	95
Faire avec	96
Faire soi-même	101
Faire ensemble	109
Laisser faire	122
Chapitre 4. Points sensibles	129
Fuite	129
Fatigue	137

Mal	144
Joie	154
Chapitre 5. Machines à écrire	167
Raconter et ressentir le général	168
Traiter le temps	174
Prétendre au surplomb	179
Éprouver un style	183
Le spectre littéraire	192
Le langage des images	205
Chapitre 6. Vies publiques	219
Restitution	220
Anonymisation	226
Intermédiation	229
Médiatisation	237
Conversations	244
Éducation	253
Épilogue. La force des vagues	263
Remerciements	271

Imprimé en France
par l'imprimerie Corlet
N° d'impression : 2606.0480
Dépôt légal : septembre 2026
